

Jacques Pierre

---

Avant de vous interpeller et de réagir à votre prestation, vous me permettrez de préciser d'abord depuis quel lieu j'entends le faire.

J'appartiens par ma première formation à la tradition herméneutique. Mircea Eliade\_, Paul Ricoeur\_ et Hans Georg Gadamer\_ ont été mes premiers maîtres. Et disons, pour faire bref, qu'ils m'ont appris que le sens signifie pour autant qu'il est traversé par une situation existentielle spécifique qui le «pulse» et l'anime, pour autant donc qu'il est habité par une subjectivité singulière qui s'y nomme et qui s'y approprie son existence.

Toutefois, Mircea Eliade ne tient à cette tradition que par un versant de sa théorie, c'est-à-dire par la composante plus proprement historique de celle-ci. Par l'autre face de sa théorie, il en appelle au contraire à des foyers de sens, des compacités sémantiques situées hors de l'histoire et qui, depuis cette retraite métaphysique où les isole leur statut, inspirent, guident, organisent toutes les productions culturelles\_. Ces compacités constituent de la sorte une espèce d'invariant structurel qui fonde et rend possible l'entreprise même du comparatisme. Ces nodosités de sens dans la théorie d'Eliade ont nom d'«archétype».

Or, c'est à cette croisée des chemins que j'ai rencontré votre propre théorie. Quoique différente à maints égards, votre oeuvre n'est pas loin de reposer sur la même conception sémantique que celle de Mircea Eliade. Votre oeuvre est semblablement fondée en effet sur la notion d'archétype et sur le présupposé qu'il y a, en deçà de toutes déterminations linguistiques, des grandeurs fondatrices du sémantisme.

Chez Mircea Eliade le statut de ces archétypes est résolument métaphysique. Il s'en est d'ailleurs lui-même ouvert explicitement à quelques occasions en renvoyant sa théorie au modèle platonicien des idées. Chez vous, au contraire, on sent depuis votre premier ouvrage la ferme résolution d'amarrer ces archétypes dans l'immanence et de leur trouver, que ce fût dans la réflexologie de Betcherev\_ ou dans l'éthologie de Portmann\_, une assise anthropologique. Mes derniers maîtres, enfin, ont été les structuralistes. J'ai fréquenté Claude Lévi-Strauss\_ et, plus longuement encore, Algirdas Julian Greimas\_. De ceux-ci j'ai appris, pour ainsi dire en contre-pied à l'archétypologie, que le sens ne réside pas tant dans une épellation ou un déchiffrement de ces nappes indéfinies de sens que sont les archétypes que dans le jeu différentiel des signes. Pour en avoir longuement éprouvé sur toutes sortes d'objets la fécondité heuristique et la puissance d'analyse (qui, je m'empresse de le souligner, sous ses allures techniciennes et formalistes, ne le cède en finesse et en flair herméneutique à aucune autre méthode) j'ai opté à plusieurs reprises pour cette approche du signe.

Pour l'avoir appliquée aussi à l'oeuvre d'Eliade, j'ai découvert dans cette dernière, par le fait de sa constitution archétypologique, des surplus et des îlots de résistance à la méthode sémiotique: résistance qui permettait de circonscrire les limites constitutives de l'approche sémiotique, de mettre au

propre la spécificité de l'approche archétypologique, de dégager la pointe de son intuition et d'en renvoyer le questionnement à la sémiotique. C'est à ce dialogue que je voue les propositions qui vont suivre.

Mes deux propositions découlent d'une distinction maintenant courante dans la sémiotique d'inspiration hjelmslevienne\_ et greimassienne. La sémiotique distingue en effet dans la structure ce qu'elle appelle une «forme» et une «substance». La forme, pour sa part, est ce qui est permanent et stable dans une structure donnée. Elle est l'invariant de celle-ci. Elle en garantit l'identité et la discernabilité. La substance, quant à elle, est ce qui manifeste cette forme. La substance, en contrepoint à la généralité de la forme, est donc toujours singulière. Elle est le continuum informé par la forme. Elle est le flux de la voix que module la forme reconnaissable d'une langue. Soit par exemple la voyelle [o] en langue française; cette voyelle est une forme stable et reconnaissable: toujours le même [o], que celui-ci fût prononcé avec un accent d'une région ou d'une autre, d'une classe sociale ou d'une autre. La stabilité de la voyelle relève de la forme alors que la variation de la prononciation procède, elle, de la substance. C'est en ce sens qu'il faut entendre que la substance est toujours singulière. C'est pourquoi aussi, il ne saurait y avoir de forme indépendante d'une substance et vice versa.

Il en est de même du signifié. En herméneutique, l'interprétation que l'on fait d'un texte, cette habitation subjective du sens dont nous parlions plus haut, est une variation autour d'une forme qui, elle, reste stable. Ce qui faisait dire à C. Lévi-Strauss que l'herméneutique de P. Ricoeur, que sa reprise du sens par l'intérieur n'était en fait que la production de variantes d'un même récit qu'il appartenait ensuite au structuraliste de décanter pour dégager l'invariant structurel\_.

Venons-en maintenant à nos propositions. Elles porteront toutes deux sur les deux membres du titre dont vous coiffez votre entreprise: structuralisme figuratif ou parfois encore, structuralisme dynamique.

a) Première proposition

Notre première proposition vise moins la critique de votre théorie que la possibilité d'ajouter et de faire dialoguer structuralisme archétypologique et structuralisme formel à travers l'analyse du second terme de votre titre: le mot «dynamique». Pour ce faire, je conviendrais d'abord avec vous qu'il manque au formalisme de C. Lévi-Strauss et de A. J. Greimas ce que nous pourrions appeler une «énergétique». Les analyses formelles débouchent, en effet, sur une «statique» de la signification excluant rigoureusement une genèse subjective des images, une présence «pulsatile» de l'imaginaire. La signification est déprise d'un pathos du sujet. Or, il faut sans doute faire remonter cette absence d'une énergétique au choix de A. J. Greimas, et de là à celui de Louis Hjelmslev lui-même, de faire porter toute leur théorie sur une axiomatique d'inspiration vaguement logicienne. Toute possibilité d'un dynamisme de la structure, pour autant que l'analyse choisisse de se confiner à la seule forme, s'en trouve du même coup scotomisée.

Or, il se trouve des gens à l'intérieur même du structuralisme greimassien\_ pour vouloir réintroduire au fondement même de la théorie le problème de la tension, et par là même celui d'une énergétique, en réhabilitant l'analyse de ce que nous avons appelé la «substance».

Nous avons dit tantôt que toute forme est manifestée par une substance. La forme est en effet un réseau de discontinuités manifestées et supportées par le continuum d'une substance. Les déterminations n'appartiennent jamais qu'à la forme; la substance n'étant que l'encre de la tache, elle est déterminée par la forme de celle-ci. Elle n'est point déterminante. C'est pourquoi L. Hjelmslev et A. J. Greimas, dans la mesure où ils sont préoccupés par le seul niveau sémiotique, sont en droit de négliger cette substance et de se concentrer sur l'analyse de la forme. L'un et l'autre savent pertinemment pourtant que le sens lui-même et la substance sont une même chose. L'expérience subjective et singulière de la signification, cette habitation herméneutique du sens dépend donc de la substance. Sémiotique et herméneutique reposent donc respectivement sur la mise en oeuvre de la forme et de la substance dans la signification. La sémiotique se préoccupe de la forme; l'herméneutique, de la substance\_. Or - et c'est là le nexus de ma proposition théorique - cette substance, dans la théorie de A. J. Greimas et L. Hjelmslev, n'est jamais que la forme d'un autre niveau hiérarchique.

Expliquons-nous. La substance n'est un continuum qu'en regard des déterminations qui l'informent. Un segment de droite, par exemple, est un continuum borné par deux points. Le segment constitue une forme pour autant qu'il est borné par deux singularités. Mais, eu égard au continuum qui relie ces deux singularités, ce segment comporte aussi une substance. Sans cette ligne continue, il ne saurait y avoir de singularités la bornant. Mais, pensons-y bien: ce continuum, qui constitue une substance pour autant qu'il relie et qu'il est borné par deux discontinuités, est à son tour une forme. Oui ! parce que, transversalement, cette ligne est aussi une discontinuité. La ligne n'a pas d'épaisseur. Celui qui la traverse ne rencontre pas un continuum, en tout cas pas transversalement; il croise une singularité, un seuil. On le voit bien, cette substance ne forme un continuum que dans un seul sens; c'est-à-dire en regard des seules discontinuités qui l'interrompent. Dans l'autre sens, la ligne est une arête, une discontinuité qui raye l'espace. Elle est par conséquent une forme. C'est dire que cette forme de dimension 0 (la ligne intersectée transversalement) est la substance d'une forme de dimension 1 (le segment de droite); c'est-à-dire d'un niveau hiérarchique supérieur.

Prenons encore l'exemple d'une aquarelle. La répartition des taches de couleurs, leur voisinage, leur contour constituent une forme visuelle. Cette

forme est en quelque sorte manifestée par la surface colorée du tableau. Cette surface constitue par conséquent la substance du tableau. S'approche-t-on toutefois assez près de la surface de ce tableau et change-t-on du même coup l'échelle d'observation, que cette substance homogène et uniforme, cette pâte colorée se délie, se texture et laisse peu à peu apparaître une trame: la trame de la toile. À travers et sous l'appariement des couleurs, la toile apparaît en effet comme un tissu tramé. Or cette trame est elle-même, et à son tour, une forme, un quadrillage de matière ligneuse et continue. Une forme non pas identique à celle des couleurs disposées et agencées sur le tableau; mais une forme quand même. Or, pour la percevoir nous avons dû changer de niveau hiérarchique. Reprenant le modèle géométrique du segment de droite, nous dirions que la trame de la toile est une forme de dimension X; et qu'elle constitue, à son tour, la substance d'une forme de dimension (X + 1), soit le tableau lui-même.

On comprendra que cette hiérarchie est indéfinie. Une forme peut toujours être la substance d'une autre forme; laquelle, à son tour, constitue la substance d'une troisième forme. La récession est susceptible de s'allonger dans un sens et dans l'autre.

( Substance <----> Forme)

( Substance <----> Forme)

( Substance <----> Forme)

Maintenant, revenons à notre proposition. Nous avons dit que la signification comporte invariablement une forme et une substance. Tout symbolisme a une forme reconnaissable susceptible d'être analysée: une architecture, par exemple, qui oppose le centre et la périphérie, le haut et le bas, etc. L'analyse formelle et statique de cette structure appartient à la sémiotique.

Mais ce symbolisme a aussi une puissance évocatrice, un pouvoir de retentissement subjectif qui suscite le commentaire, la paraphrase singulière, l'appropriation existentielle. «Tout symbole, comme le disait P. Ricoeur, donne à penser»\_. Le symbolisme est un vecteur, un sémantisme germinatif et proliférant qui porte la pensée. Et c'est là ce qui relève du «dynamisme» de la substance.

Or, comme nous l'avons dit, cette substance est à son tour la forme d'un autre niveau hiérarchique de déterminations. On pense ici à des déterminations surgissant de la corporéité ou relevant plus généralement encore de notre existence animale et charnelle. Ces déterminations éthologiques constitueraient donc pour elles-mêmes une forme servant de substance au niveau proprement sémiotique de la signification.

Du coup, l'archétypologie durandienne devient une réflexion sur les déterminations éthologiques qui travaillent la substance sémiotique et peut s'emboîter dans les travaux formels d'un C. Lévi-Strauss et d'un A. J. Greimas. Dans la mesure où nous cherchons une théorie unitaire, ces considérations sur le sémantisme intrinsèque et proliférant des images pourrait de la sorte se raccorder au formalisme de C. Lévi-Strauss et de A. J. Greimas.

b) Seconde proposition

Après nous être intéressé à l'origine proprement substantielle du dynamisme structurel de votre théorie, notre seconde proposition concernera la forme de celle-ci. Des deux termes «structuralisme dynamique» dont vous coiffez votre

entreprise, nous nous intéresserons par conséquent au premier, c'est-à-dire au concept de «structure».

Disons pour commencer que la tripartition du domaine de l'imaginaire est, selon nous, entièrement analysable en terme formel et que son intelligibilité ne requiert aucunement le recours à des déterminations anthropologiques. À cet égard, le fait que la référence à la réflexologie de Betcherev soit, dans vos écrits récents, quelque peu tombée en désuétude sans que votre morphologie de l'imaginaire s'en soit pour autant trouvée altérée, indique, à notre sens, une autonomie relative de cette morphologie. Qu'est-ce à dire toutefois quand, depuis tantôt, nous plaidons pour une prégnance de la substance et des déterminations charnelles dans la production du sens?

Nous disons ceci: la morphologie de G. Durand vaut pour elle-même et est amovible de sa caution anthropologique. Non pas qu'il faille décréter que l'anthropologie est superflue et sans valeur théorique pour la réflexion sur l'imaginaire, mais elle est facultative. Autrement dit, il y a une autonomie ontologique de tous les niveaux formels: c'est-à-dire que dans une forme, il n'y a jamais que des déterminations formelles.

À supposer qu'une cause externe modifie une forme, ce qui restera de cette forme et qui déterminera sa cohésion ne sera jamais que formel. La cause externe n'est jamais présente dans la forme que sous le mode de la négativité et du creux, comme le coup de ciseau du sculpteur dans la matière. Pour autant que l'imaginaire soit concerné, c'est donc dire que la substance interfère dans la forme sous le mode de la négativité comme un impensé qui insiste dans la forme. Des déterminations anthropologiques telles que les dominantes réflexes peuvent de la sorte, à travers la substance, sculpter ou modeler la morphologie de l'imaginaire, lui donner cette forme que nous lui connaissons dans les travaux de G. Durand; mais cette forme étant donnée, les déterminations anthropologiques n'y apparaissent pas en tant que telles. Le sculpteur a retiré sa main.

À cet égard, le symptôme tel que le définit Freud est tout à fait exemplaire de ce que nous entendons. Pour ce dernier, en effet, un contenu latent n'apparaît dans le contenu manifeste que sous le mode du hiatus. Le symptôme se présente toujours comme une discontinuité dans le fronton du discours, comme une anomalie dans la surface lisse de l'ordre conçu, une bigarrure inquiétante qui ne dit rien en elle-même mais qui renvoie à un insu. Or cet insu est une place vide et vacante. Freud a très tôt réalisé, en effet, que la scène originelle à laquelle lui donnait accès le matériel inconscient n'avait aucun fondement historique et qu'elle se situait tout entière dans l'ordre de la représentation. Le viol de l'enfant au coeur du complexe d'Oedipe n'a pas eu lieu. Non pas qu'il n'y ait pas de violence sexuelle qui soit faite aux enfants mais, pour importante qu'elle soit statistiquement, elle est tout de même un phénomène minoritaire qui ne coïncide en aucune façon avec l'extension universelle du conflit oedipien.

Or cette représentation insue ne jaillit pas d'une coulisse où elle attendrait silencieusement d'être jouée, épiant le moment où le regard bienveillant et perspicace de l'analyste lui permettrait enfin de paraître au grand jour. Il n'y a jamais d'accès à la vérité d'une origine oubliée. Tout advient à la faveur du transfert, c'est-à-dire dans l'événement présent d'une parole singulière et souffrante avec l'analyste et où le symptôme ne cesse de réapparaître de façon privilégiée.

Dans un tel contexte, le travail sur le symptôme consistera simplement à permettre à la souffrance irreprésentée, et ponctuellement liée à un événement historique, de prendre place dans la représentation. Il ne s'agira pas de laisser un contenu de représentation émerger de l'inconscient du corps mais de

laisser une certaine souffrance accéder à la parole et la modifier. Ce faisant, le hiatus et le trou dans le sens que la représentation s'était habituée à contourner ne se remplit pas de sens; il se referme. La question ne reçoit pas de réponse; c'est la question qui s'évanouit plutôt, ou qui devient à elle-même sa propre réponse.

La souffrance, le désir et par conséquent la corporéité elle-même sont donc hors représentation. Ils appartiennent, disions-nous, à la substance. Ils voyagent à travers la représentation, la supportent et à certains endroits l'effondrent pour que la souffrance ne soit point sue. Nous le répétons: dans la forme, il n'y a rien qui ne soit formel. C'est pourquoi, disions-nous aussi, le corps insiste dans la représentation. Il la travaille. Il est ce qui continuellement afflue et s'absente de celle-ci. Le corps, en tant que corps, appartient donc comme tel à ce qui ne saurait être connu que sous le mode de la trace: comme Dieu qu'on ne saurait voir sans mourir.

Il y a pourtant une représentation du corps. Preuve en est bien cette anthropologie de G. Durand. Mais cette représentation appartient dans notre hiérarchie de paliers à un autre niveau formel. Il ne s'agit plus de la substance de la forme de l'imaginaire - substance hors représentation parce que supportant la représentation - mais de la forme d'un autre palier hiérarchique, celui de l'anthropologie. L'adjonction d'une anthropologie à la morphologie relève ainsi d'une coordination facultative des niveaux formels ou des paliers hiérarchiques.

Il n'est pas interdit de penser alors qu'une toute autre anthropologie pourrait s'articuler à la morphologie de l'imaginaire et lui servir d'horizon causal. D'où, nous le répétons, l'autonomie relative de la morphologie de l'imaginaire. Il n'est pas interdit non plus de penser que le structuralisme de Claude Lévi-Strauss et celui de Gilbert Durand, si tant est que l'on pense la théorie du premier comme solidaire d'un seul palier hiérarchique et celle du second comme transversale à deux niveaux formels, puissent coexister pacifiquement et même se coordonner.

- \_ En particulier, *Traité d'histoire des religions*, Paris, Payot, 1968, 393p.; *La nostalgie des origines*, Paris, Gallimard, 1971, 337p.
- \_ En particulier, *Le conflit des interprétations*, Paris, Seuil, 1969, 506p.
- \_ En particulier, *Vérité et méthode*, Paris, Seuil, 1976, 350p.
- \_ Jacques Pierre, *Rumeur et structure*, Montréal, Hurtubise HMH, (à p.1990).
- \_ W. Betcherev, *General principles of human reflexology*, London, 1933.
- \_ Adolf Portmann, «Oneness and variety» dans *Session d'Eranos*, Leiden, E. J. Brill, 1980.
- \_ Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale I*, Paris, Plon, 1977, 452 p.; *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1976, 345p.
- \_ Algirdas Julian Greimas, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1976, 262 p.; *Du sens*, Paris, Seuil, 1983, 254p.
- \_ Louis Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Ed. de Minuit, 1971, 233p.
- \_ Claude Lévi-Strauss, «Réponses à quelques questions» dans *Esprit*, nov. 1963, no. 11, pp. 628-653.
- \_ Claude Zilberberg, *Essai sur les modalités tensives*, Amsterdam, John Benjamins, 1981, 154p.; Herman Parret, *Les passions: essai sur la mise en discours de la subjectivité*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1986, 199p.
- \_ Nous renvoyons ici notre lecteur à notre article «Herméneutique» dans A. J. Greimas, J. Courtés, *Sémiotique: dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1986, p. 107.
- \_ Paul Ricoeur, *Le conflit des interprétations*, p. 46.

- \_ Il s'y enkyste ou s'en absente par le fait de la névrose.
- \_ Cette coordination s'établit sur la base d'un homomorphisme entre l'anthropologie et la morphologie.

Jacques Pierre

Une épistémologie de l'imaginaire...

-

-

\_7\_9\_\_<\_\_=\_\_A?C\_qD\_!E

/

aire

Ä 8, " Ä 8-  
Ä ~ Ä 8. Ä , Ä 8D Æ Ä 8 8 J K Y Z p q  
Ö ' [ \ U V v w Ö  
Ú & ' ytmtmtmthtmtmtmtmt @ Z Ä †  
` \_\_\_\_\_ ' \_\_\_\_\_, -E -F :



\_: D¶ Dß DŸ D G4 G5 I"xsxsxsxsnsxsnsxsxsnsxs @ Z I"  
I Iø I I J J4 J5 JG Je JÅ JÇ Jî J• Ji J¬ J` JÁ K K K  
KFysmsmsysmsysmsysmsysm @ X KF KV KW KÑ Kî K± K K... K%  
L L L-  
L. LI L LÄ Lá Lf L§ L L< M ysymysymymysymymysymy @ X  
M M M< MB Md Me My Mô M" N N9 N: Nú N÷ N~ N^- O O% O. O/  
Oj Okysmsysmsysmsysmsysy @ X Ok O- O-  
O" O" O· O„ P P P P P

\_\_P  
\_\_P\_\_P\_\_P\_\_P\_\_P\_\_P,\_\_P-  
yty\_t\_t\_ot\_ot\_t\_tic\_Ä @ P 7 8 G H I J K  
\_\_o\_\_p\_\_q\_\_-\_\_-\_\_\_.ysmmmmmmmf\\U h  
\_\_\_\_h\_\_\_\_h\_\_\_\_





f\_\_j\_\_-  
\_\_\_\_ í \_\_\_\_ î \_\_\_\_ xnndnn]VK@ \_\_\_\_\_ h \_\_\_\_\_ h \_\_\_\_\_ h \_\_\_\_\_ h  
\_\_\_\_ h \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_ h \_\_\_\_\_ h \_\_\_\_\_ \$ \_\_\_\_ ... \_\_\_\_ \$Ã \_\_\_\_ )X \_\_\_\_ \*V \_\_\_\_ \*o \_\_\_\_ \*áukkaWMC< \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_ h \_\_\_\_\_ h \_\_\_\_\_ h \_\_\_\_\_ h \_\_\_\_\_ h \_\_\_\_\_ h \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_ h \_\_\_\_\_ \*á \_\_\_\_ \*§ \_\_\_\_ \*ø \_\_\_\_ \*¿ \_\_\_\_ \*i \_\_\_\_ \*¬ \_\_\_\_ \* \_\_\_\_ \*‡ \_\_\_\_ ,Y \_\_\_\_ -  
\_\_\_\_ /} \_\_\_\_ 18qjjjjjjcYOE \_\_\_\_\_ h \_\_\_\_\_ h \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_ h \_\_\_\_\_ h \_\_\_\_\_ h \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_ h \_\_\_\_\_ ~ \_\_\_\_ 18 \_\_\_\_ 1P \_\_\_\_ 2† \_\_\_\_ 5< \_\_\_\_ 6Ë \_\_\_\_ :A \_\_\_\_ >D \_\_\_\_ >E \_\_\_\_ @\* \_\_\_\_ @+qg]SI?818 \_\_\_\_\_ h \_\_\_\_\_ h  
\_\_\_\_ h \_\_\_\_\_ - \_\_\_\_\_

h h h h  
h @+ B' EM Gu I' I" J4 JÅ Ji K KV K± L-  
L£ M\_xmnd[JJJJJJJJJ Ú h h  
h h M Md N9 N~ O. Oj O" O" O, O" P P  
P\_nnnnnjdjsjD Û Å !8@ Û Å !8@ Û Û







h Û Å !8@ Û Å !8@  
I New York, 10 point, justified + New York 10  
point, justified Û Û Û ^  
J Y p [ U v Ò &  
, E C ¶ F4 O P-  
P. P/ P3 P4 z  
K Z q \ V w Û  
'  
‡ ` , F Cß F5 O à ' b  
™ Å ~ T ç K Ç æ & ' O P  
k Ì Æ ' ' . ~ 7 , Bè O & + + , -  
. / 0 1 2P 3 3 6 9 ; = >  
I" KF M Ok P-  
P4 ° ç £ § • ¶ ± . \* á 18 @+ M P P4 ß ® © ™ ´ ¨ Æ  
-  
Â Ê & ( Ä î # \$ H" H N' N" N% O O O O O Ä  
P, # P3 I" O" Ä O, † O" Ä P/ P Ä  
P P